

dans cette pièce éclairée de vacillantes lueurs le visage de Montmayeur.

— Pourquoi me conduisez-vous ici ? Où est Claudine ? demande Gauthier.

Montmayeur a un sourire silencieux. Dans la nuit, en ne voyant pas ce visage abhorré, Gauthier avait assez de force pour se contenir. Mais maintenant qu'il voit le misérable, il lui semble lire dans ses yeux les pensées qui ont précédé et suivi le meurtre de Bourreille. Il oublie les serments faits à Lucienne. Son horreur et son désir de vengeance l'emportent. Et il se précipite sur Montmayeur, lui jette les mains autour du cou en criant :

— Misérable ! assassin et voleur !

L'étreinte est si violente et si brusque qu'un moment Montmayeur chancelle. Mais il est robuste. Après une courte lutte, il se dégage, recule et reprend son sang-froid. Gauthier, hors de lui, reste exaspéré.

— Eh bien, qu'est-ce qui vous prend ? fait Jean avec calme.

Gauthier a perdu toute prudence.

— Nie donc que tu as assassiné mon père !

Montmayeur reste longtemps silencieux. Que va-t-il dire ? Il s'est croisé les bras. Il est étrangement pâle.

— Réponds-donc ! Tu vois bien que je sais tout. Ah ! monstre, comme tu seras châtié.

— Calmez-vous, monsieur Bourreille, je vous ai amené chez moi, non pas pour vous faire voir Claudine.

— Pourquoi ?

— Pour discuter !

— Discuter, misérable ! Ta vue me soulève le cœur. Je lis ton crime sur ton visage ! Et si brave que je sois, je juge ton âme si basse, si criminelle, si prête à tous les forfaits que j'en suis malgré moi épouvanté.

Il met les mains sur ses yeux. " Et cet homme murmura-t-il, cet homme a eu le courage, à deux pas du cadavre de sa victime, de suivre, une à une, toutes les péripéties de l'enquête ! Horrible ! Car je me rappelle bien ton odieuse figure. Je sais maintenant pourquoi, de ce jour-là, instinctivement, je t'ai haï. Ah ! misérable ! misérable ! "

Et tout à coup, s'attendrissant au souvenir de cette nuit : " Mon pauvre père ! Mon pauvre père ! Ah ! tu n'as pas eu de peine à le tuer, il ne s'est pas défendu. Il était si faible ! Un enfant aurait eu raison de lui ! " Ses poings se serrèrent. " Le jour où tu monteras à l'échafaud, blême et suant ton angoisse, je serai près de toi, Montmayeur. Je ne te quitterai pas. Et tu emporteras mon regard et mon sourire de vengeance dans l'éternité.

Montmayeur laissait passer ce flux de paroles. Il restait impassible. Il n'avait pas décroisé les bras. La nuit commençait à s'éclairer au loin des lueurs de l'aube. La lumière de la bougie palissait. C'était l'aurore. Gauthier tressaillit. Il lui fallait partir. Il se rapprocha de Montmayeur.

— Je m'en vais, dit-il, parce qu'il le faut, parce que le devoir m'appelle. Mais, la guerre finie, et ce sera sans doute bientôt, si quelque ballo prussienne ne m'a pas tué dans la journée qui commence, tu me reverras. Je m'attacherai à tes pas jusqu'au jour de ton châtiement.

Il alla vers la porte, voulut l'ouvrir. Elle était fermée. La clef n'était pas sur la serrure. Il regarda Montmayeur, indécis, ne comprenant pas et revint à la porte, contre laquelle il donna un vigoureux coup d'épaulé. Elle était solide et massive. Il ne l'ébranla même pas.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda-t-il enfin.

Montmayeur souriait. Et désignant la porte : — Vingt hommes plus robustes que vous ne l'ébranleraient pas, dit-il ; n'usez donc pas vos forces contre elle, ce serait inutile.

— Ouvrez-la donc. Je te l'ordonne. Il faut que je regagne les lignes françaises. Voici le jour. Tout à l'heure je ne le pourrai plus ! je trouverai des soldats allemands à chaque pas. Et tout à l'heure aussi, à mon bataillon où j'ai laissé mon sac et mes armes, on s'apercevra de ma disparition.

— Peu m'importe, regarde aussi cette fenêtre. Elle est protégée par des barreaux dont tu ne viendras pas facilement à bout. Tu ne peux donc sortir que par la porte ou par la fenêtre. Ces

deux sorties, seules, existent. La porte, tu en as essayé la solidité. Quant à la clef, la voici, mais je suis plus fort que toi. Ne tente pas de me la prendre. Reste donc la fenêtre. Je vais te l'ouvrir.

Il l'ouvrit en effet toute grande.

— Sois convaincu par toi-même de la solidité des barreaux.

Gauthier se rua sur les barres de fer, s'y cramponna, les secoua, se meurtrissant les mains. Il ne les remua pas.

— Du reste, continua d'expliquer tranquillement Montmayeur, même si tu réussissais, à quoi cela te servirait-il ? Tu te briserais les jambes sur le pavé de la cour, en tombant.

— Que veux-tu de moi ? fit Gauthier d'une voix altérée.

— Te persuader d'abord que tu es en mon pouvoir. Tu n'as pas d'armes. Moi, je suis armé. Rien au monde que ma volonté ne peut te faire sortir de cette chambre.

Il s'assit posément, croisa les jambes et avec un sourire : " J'attendrai patiemment que tu sois convaincu. "

La chambre où se passait cette scène était assez vaste et tout entourée d'instruments de chimie et de physique. Elle ne renfermait, comme meubles, qu'une grande table massive, au milieu, supportant des machines électriques, des fourneaux, des cornues, des tubes de mille formes et de mille grandeurs, des éprouvettes, des cloches à l'air, des flacons, etc. Deux ou trois chaises de paille. Une bibliothèque dans le fond, uniquement composée de livres de science. Et c'était tout ! Gauthier regardait autour de lui, cherchant une arme, un outil quelconque pour attaquer cette porte et recouvrer la liberté. Mais rien, rien. Et Montmayeur le suivait toujours d'un regard souriant. Pâle, le front couvert de sueur, Gauthier se laissa tomber sur une chaise, près de la fenêtre. Il tremblait.

— Quand vous serez convaincu, répéta Montmayeur, vous me le direz.

Le jour était tout à fait venu, la fenêtre était restée ouverte. L'air vif emplissait la chambre. Gauthier pencha la tête avidement. De là, où ils étaient, on découvrait un paysage splendide, toute la plaine, toute la vallée dans laquelle, dans quelques minutes, des milliers d'hommes allaient s'entretenir, où la fusillade allait gronder, où allait éclater la mitraille. Au loin, Paris-la-Victime encore enseveli dans sa brume matinale. De longues traînées de brouillard flottaient au ras de la plaine et dérobaient aux Allemands les mouvements du camp français. Mais déjà le Mont Valérien se dégageait du brouillard. Tout était encore endormi en apparence. On ne devinait rien de la bataille prochaine. Pourtant une sorte de houle semblait se faire dans l'armée allemande. Sans doute quelques reconnaissances avaient signalé les rassemblements français. Les ordres de concentration étaient partis et des détachements gagnaient leur ordre de bataille. Pas un coup de fusil n'avait encore été tiré. Les deux armées étaient pareilles à deux adversaires, sur le terrain du duel, qui mesurent leurs forces avant d'en venir aux mains. C'était surtout vers Montretout que les mouvements se dessinaient. C'était de ce côté que l'engagement allait débiter.

Une batterie venait de prendre position en avant de Suresnes. La fusillade allait commencer dans la plaine, au pied du Mont Valérien, puis dépasser la ferme de La Fouilleuse, dans le fond du valon et remonter dans la direction de Montretout et de Garches. Les mains crispées autour des barreaux de la fenêtre, Gauthier, sans un mot, regardait l'immense panorama qui se déroulait devant lui. Il pensait :

— " n ce moment, mes camarades ont constaté que j'ai disparu. Ils disent que j'ai fui la bataille et m'accusent de lâcheté. "

Et quittant la fenêtre et revenant vers Montmayeur : " Laissez-moi partir ! "

— Non.

— De quel droit me retenez-vous ?

— Oh ! je n'en ai pas d'autre que celui du plus fort.

— Quel est votre but ?

— M'entretenir avec vous, en ami ! Gauthier eut un geste de honte et de rage.

— Misérable ! dit-il.

Le brouillard se dissipait lentement. Dans quelques minutes, ce serait le jour, c'est-à-dire la désertion et le déshonneur. A travers mille dangers, à découvert, au risque d'être bientôt trahi par son uniforme qu'il n'avait pu quitter, Gauthier voulait traverser cette zone neutre qui s'étend entre deux armées, sur tous les champs de bataille. Il eût trouvé là mort peut-être dans cette course insensée. Peu lui importait. La mort, c'était l'honneur ! Attendre plus longtemps, au contraire, c'était être accusé de lâcheté !

— Enfin, quel est votre but ! Que voulez-vous de moi ?

Montmayeur, depuis quelques secondes, s'était levé, et debout contre le coin de la table, écrivant quelques lignes. Il y avait là un buvard avec des lettres et du papier. Il en avait besoin parfois pour résoudre ses problèmes physiques ou chimiques.

— Ce que je veux ? C'est bien simple ! Je veux être votre ami et je veux que tout le monde le sache. Je veux que vous m'écriviez de votre main et que vous me signiez cette lettre. Lisez.

Il tendit le papier à Gauthier. Celui-ci le parcourut : " Aujourd'hui, dix-neuf janvier, au matin de la bataille qui va se livrer, et dans laquelle je puis trouver la mort, devant Dieu qui peut-être me jugera tout à l'heure, je jure que les déclarations de Claudine et de Lucienne sur M. Jean de Montmayeur ne reposent sur aucun fondement. Je jure que M. de Montmayeur est innocent du crime dont elles l'accusent. Je déclare hautement que Jean est mon ami et qu'une accusation pareille ne peut être regardée comme sérieuse. "

— Vous êtes fou, dit Gauthier, en jetant la lettre et haussant les épaules. Jamais je ne signerai cette infamie.

Montmayeur se rassit paisiblement.

— C'est bien. J'attendrai ! dit-il avec le plus grand calme.

Gauthier passa la main sur son front. Dans son regard il y avait je ne sais quelle angoisse. Il avait peur de comprendre.

— Vous attendez ? balbutia-t-il. Qu'attendez-vous ? C'est inutile. Vous êtes l'assassin de mon père. Ce serait me couvrir d'opprobre à mes propres yeux que de signer cette lettre. Dans quel but me le demandez-vous ? Pour vous en faire une arme contre moi et vous défendre plus tard, si je songe à vous châtier. Ce serait de l'enfantillage de signer cela ! Jamais.

— Comme vous voudrez !

— Ouvrez cette porte, il faut que je m'en aille !

— Signez cette lettre.

— Jamais !

— Jamais cette porte ne s'ouvrira !

— Mon devoir est de courir rejoindre mes amis. C'est me déshonorer que de rester ici plus longtemps.

— Que vous soyez ou non déshonoré, cela a peu d'importance pour moi.

— Ah ! mais vous êtes donc un monstre !

— Je prends mes précautions. Je crois, en effet, comme vous, que vous serez déshonoré si l'on ne vous voit pas à votre rang au matin d'une bataille. On dira que vous êtes un lâche et que vous n'avez pas osé affronter le danger.

— Ouvrez-moi cette porte !

— Soit.

— Ah !

— Mais à une condition, bien entendu. Vous signerez ce papier. Contre cette lettre, je vous remettrai la clef de la porte et vous irez vous faire tuer comme bon vous semblera.

(A suivre)

NOUVEAU FEUILLETON.

Nous commencerons, la semaine prochaine, la publication d'un grand roman,

SANS MÈRE

rempli de scènes des plus émouvantes et d'un grand intérêt. Ecrit par un maître en ce genre de littérature, il ne devra pas manquer d'intéresser vivement nos lecteurs.